

de donner à la raison humaine et à la morale rationnelle, à l'Antiquité et à la Renaissance un rôle que d'aucuns considéraient comme blasphématoire ; aussi, à la suite de la réaction violente de la presse catholique, le manuel fut-il retiré de la circulation. Et dire que Gilson avait reçu, entre autres, les félicitations de son ancien condisciple J. N. Paquet (en 1847 vice-président de la Cour de Cassation de Bruxelles) et recevait encore en 1858, celles, très encourageantes, du R. P. Dechamp, futur archevêque de Malines, qui renforçait les prémisses de Gilson en déclarant : «Il est évident qu'on fait fausse route dès qu'on ne veut plus appuyer le surnaturel sur le naturel, ou la foi sur la raison qui nous fait connaître le besoin de la révélation, et c'est la nature qui nous fait sentir le besoin de la grâce. Dieu a mis en nous ce qui nous dispose à sentir les moyens de savoir et de bien vivre, qu'il nous offre au dehors de nous.» (pp. 388, 389).

Le «Manuel» ne fut réimprimé qu'en 1883, après que la Congrégation de l'Index eut répondu, sur demande, «qu'aucune plainte n'était formulée à Rome contre le manuel en question.» (p. 396).

A l'instar des Jésuites pour lesquels, sauf quelques réserves faites quant à leurs conceptions en matière politique (p. 142), il avait une affection toute particulière, Gilson combattait les tendances traditionalistes qui attribuaient un rôle prépondérant à la grâce et à la révélation ; il donnait à l'enseignement de la morale le pas sur celle de toute science, prétendant que la raison humaine était capable, par elle-même, de s'élever à la connaissance de Dieu et à des idées morales, sans aucune révélation. Il n'est donc pas étonnant que ces idées cartésiennes et anti-ontologistes devaient susciter la plus vive opposition de la part d'un clan qui était en même temps adversaire de la Compagnie de Jésus : les professeurs de l'université de Louvain Malou et Tits avec, comme chef de file, Gérard-Casimir Ubaghs, titulaire de la chaire de philosophie de 1835 à 1865.

A Luxembourg, le mouvement lovaniste avait un adhérent enthousiaste en la personne de l'abbé Jean Engling (1801 - 1888), professeur de philosophie à l'Athénée depuis 1841 et dont nous avons déjà parlé dans la biographie consacrée à Charles Mullendorff (fasc. III, p. 288). Il est donc plutôt étonnant de constater comment Gilson jugeait Engling après avoir fait sa connaissance : «Ce savant professeur de philosophie ... pense comme nous, ce me semble, sur tout ce qu'il y a d'exagéré et de dangereux dans l'enseignement de la philosophie tel qu'il est exposé dans la „Revue catholique“». Notons que cette revue, organe des lovanistes Ubaghs, Laprété, Lefèvre et Lonay, opinait dans le sens des conceptions de V. Gioberti, qui venait de publier sa fameuse «Restauration des sciences philosophiques» en trois volumes, vivement combattue par Kersten et Gilson.

Au fond, Engling s'assit entre deux chaises. Il ne voulait point suivre ni Gilson dans son cartésianisme, ni Kersten dans son orthodoxie, et il opta pour le mouvement mitigé des lovanistes. Aussi, grande fut la surprise du bon